

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 6

Artikel: La fiancée éternelle : fin
Autor: Fourrier, Eugène
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193479>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Lausanne c'est chose impossible; la machine siffle et se trémousse, nous voilà partis. Le train est en retard de dix minutes, c'est l'usage.

Je m'en vais à Bex; nous avons le temps de causer, car il n'y a pas moyen d'herboriser en wagon, quelque envie qu'on en ait, et l'on en est réduit à longer les jolies fleurs qui fuient des deux côtés de la voie. Il y quinze ans bientôt, je faisais la même route à pied; c'était long, c'était fatigant, mais on voyait le singe de Lutry et la cascade de Rivaz, avec son vieux moulin au tic-tac mélancolique; tandis qu'aujourd'hui on ne voit plus rien: on part et l'on arrive, voilà tout. Il faut bien dire aussi qu'autrefois on n'arrivait pas toujours, surtout quand on avait pris l'omnibus de la Croix-Blanche, à Vevey; souvenez-vous: halte à St-Saphorin, halte à Cully, et quelle halte! halte encore à la Couronne, ou aux Trois-Couronnes, à Lutry, pour couronner le guignon des voyageurs... et le *plumet* du cocher.

Bex! Bex! Bex! Bex! sur tous les tons. Que de gens! des touristes de toutes sortes, des gentlemen, des lords, des lady's, des miss, des barons allemands, des baigneurs, des grimpeurs mesurant déjà quelque cime à leur taille: Töpffer, où êtes-vous? tout cela prend des omnibus, des voitures, des chars à bâches, et s'en va envahir l'*Union*, les *Bains*, et je ne sais combien de pensions. Le *Monde* en reçoit quelques-uns, le trop-plein. Pour moi, je vais souper à l'*Union* et coucher au *Monde*, avec le trop-plein, composé essentiellement de touristes modestes, portant sac et bâton ferré. Demain, si le cœur vous en dit, nous monterons aux Plans par un chemin ombreux, vert, moussu, plein des senteurs de la montagne, et des bouffées d'air frais et humide que vous envoient les mille cascades de l'Avançon.

Hohé! quatre heures! En route: en route! — Et le déjeuner? — Cette naïveté! On déjeune aux Plans. Trois heures de marche, et je vous promets de bon café au lait de chèvre, du fromage mou et du beurre de la Varraz, descendu la veille. En route!

Nous arrivons aux Châtaigniers, c'est un des sites les plus romantiques des environs. De là, le regard plane déjà sur la vallée, admirablement encadrée par le Montet, à l'occident, et par les roides pentes, premiers contre-forts de la dent de Morcles, à l'orient. Au fond se dressent les châteaux en ruines de la dent du Midi; leurs pignons aigus se dorent déjà, tandis qu'une vapeur bleuâtre couvre encore la vallée du Rhône. Tenez, mettez cette fleur à votre chapeau, c'est de l'astrance; et remarquez je vous prie son élégante collerette rose, verte et blanche. L'astrance annonce, la flore des Alpes; c'est l'avant-garde, et je salue toujours cette fleur d'un regard, quand je ne la mets pas à mon chapeau, ce qui arrive le plus souvent. Chose singulière, dès que je l'ai aperçue, je dépouille l'homme soucieux, je m'allège de tout ce qui pourrait assouvir ma liberté, je jette tout mon lest, comme un aéronaute qui voudrait s'élever à tout prix. Ce n'est pas une petite affaire que de dépouiller l'homme soucieux, l'homme que la vie tient cloué aux réalités, et j'ai eu parfois de la peine à y parvenir; aussi prenez-y garde, si vous ne faites pas de vaillants efforts pour vous débarasser de lui,

il vous suivra par monts et par vaux, il vous harcèlera, et rien ne vous profitera plus: pour une averse, pour le moindre contre-temps, pour un rien, vous vous découragez, et vous redescendrez fatigué, ennuyé et maussade. Croyez-moi, jetez tout votre lest.

Terminons par quelques vers délicieux où cet ami de la nature et des petites fleurs de la montagne a mis toute la délicatesse de ses impressions:

S'il est encore au monde une chose candide, Un être qui soit pur et regarde les cieux,

C'est la fleur naïve et timide,
Qui sourit aux mortels sombres et soucieux;
C'est la fleur des forêts, des monts et des vallées,
Celle qu'on voit éclore au penchant des coteaux;

C'est le bluet, qui fait les moissons étoilées,
C'est la fleur des rochers, celle des vieux

[châteaux];

Le lys svelte, vêtu de candeur et de grâce;
Le bleu myosotis qui dit: n'oubliez pas;
C'est le trèfle où l'abeille incessamment amasse,
Et mille autres, naissant à l'envi sous nos pas.
Oui la fleur est candide et pure et souriante;

C'est la chose ici-bas qui seule est innocente
Et ne rappelle pas que nous sommes méchants;

Aussi pour être bonne et pour être gentille,

Soyez toujours, rieuse jeune fille,

Comme le lys candide ou le bluet des champs.

* * *

Le Conte est heureux d'avoir pu, par ces quelques citations, rendre un sincère hommage de reconnaissance à la mémoire de celui auquel il dut, pour une bonne part, ses premiers succès.

L. M.

N.-B. Ainsi que nous l'avons annoncé, nous commencerons, samedi prochain, la publication en feuilleton, de l'*Année de la misère*, du même auteur.

Dou comandâmeints militéro.

Lo vilhio comi. — Lo brâvo vilhio comi que comandâvè heu-ha, quand faillâi férè « harte »! n'étai jamé eimprontâ quand l'avâi lo sâbro ein man, et quand bin n'avâi pas la cabosse militaire, s'en terivè tot parâi.

Dâo teims dâi rasseimbléments, iò lè grenadiers, lè vortigeu et lè mousquatèro, dévessont allâ tandi dué demeindzes, ào sailli-frou, po sè recordâ po la granta rihuva, on lè fasâi martsî pè ploton, et se n'ivâi pas prâo d'officiers po sè teni devant, on 'pregnâi dâi comis; et quand cé que comandâvè tota la beinda, et qu'étai à tsévau, lè volliâvè férè allâ dâo coté dè bise ào dè veint, comandâvè: bataillon, à gauche! ào bin: bataillon, à droite! Ma fâi vo peinsâ bin que ne verrivont pas ti ein mème teims à gautse ào bin à drâite. L'est lo premi ploton que coumeincivè, et quand lo second arrevâvè à la pliace dâo premi, verivè assebin; et ti lè z'autro dévessont veri à la méma pliace; mà ne verivont què quand l'officier, qu'étai devant leu, comandâvè.

On iadzo que noutron brâvo vilhio

comi comandâvè on ploton, dein ion dè clliâo rasseimblimenti, s'en terivè prâo bin quand n'ivâi pas futa dè comandâ, mà c'étai lo diablio quand faillâi derè oquiè; assebin, po étré sù dè s'en teri à l'honneu, sein férè onna cacarda, cé dzo quie, à n'on momeint iò fallâi veri à gautse, lão coumandè: Ploton! en avant, fédè coumeint lè z'autre, arché!

Et l'ont sédiu lo ploton qu'étai devant leu, que cein est z'allâ lo mi dâo mondo.

Lo caporat. — Onna demeindze qu'on dansivè pè B, la musiqua fasâi lo tor dâo veladzo po rappertsî lè felhiès, et ti lè valets martsivont derrâi. Coumeint lè musicârè ètont dâo défrô et que ne saviont pas bin pè iò faillâi passâ, lo Marque à la Fanchette, qu'étai caporat, comandâvè la parada. Quand furont ào bet dâo veladzo, iò faillâi preindrè pè la rietta, à drâite, lo caporat, que ne fasâi pas atteinchon, et que ve la musiqua qu'allâvè traci tot drâi, n'eut pas lo teims dè vito sè recordâ dein sa téta po lo coumandâmeint, et lão criâ: *Otta!*

Et s'einfatiront dein la rietta, tot asse bin qu'on pâ dè bao.

LA FIANCEE ÉTERNELLE

par EUGÈNE FOURRIER.

FIN

Elle avait vingt ans; elle était dans toute la force de la jeunesse, dans tout l'éclat de sa beauté. Elle possédait une dot rondelette, les prétendants ne manquaient pas. Bientôt ils se présentèrent à la file, c'était une procession. Ils étaient très épris, ils occupaient de brillantes positions; elle les éconduisit tous. A la fin, lassée, elle déclara à ses parents qu'elle ne voulait pas les quitter, qu'elle défendait qu'on lui parlât mariage.

Un jour, sa mère inquiète, lui dit:

— Aimes-tu quelqu'un? Parle.

— Et si celui que j'aime ne m'aime pas? répondit-elle.

La bonne femme était désolée; son père lui fit une verte remontrance, il l'accusa d'être romanesque, de lire trop de feuillets. Dès lors, elle cacha son amour au plus profond de son cœur. Cela aurait été pourtant bien doux de pouvoir s'épancher, de parler de lui, d'avoir une confidente; elle devint mélancolique, on ne la vit plus sourire.

Ses études étaient finies, il était docteur en médecine. Le vieux médecin mourut, cet événement changea ses résolutions et le décida à venir s'établir au pays.

L'espérance revint au cœur de la jeune fille, la joie reparut sur son visage. Il allait songer au mariage, sans doute; il s'agissait de lui plaire; elle n'avait jamais été plus jolie.

Elle s'intéressa à ses débuts, elle se faisait une fête de ses succès. Le jeune docteur réussit très bien, il plaisait, elle en était fière. Elle le voyait chaque jour; sa conduite de changeait pas, il la considérait comme une amie, rien de plus.

Les années passaient; il avait vingt-neuf

ans ; elle, vingt-six. Qu'attendait-il pour prendre femme ? Elle commençait à se lasser de son rôle de fiancée imaginaire. Elle espérait toujours.

Il se maria. Ses parents lui apprirent la nouvelle un soir, sans aucun ménagement, sans se douter qu'ils pouvaient la tuer.

Elle crut qu'elle allait mourir.

Il épousait une de ses anciennes camarades de pension qui habitait la campagne. Elle renferma sa douleur, elle ne trahit pas son secret. Lorsqu'il lui annonça son mariage, elle le complimenta. Elle accepta une invitation, elle assista à la cérémonie ; on lui avait désigné pour cavalier un ami du marié, un agrégé de la Faculté de Paris sur lequel sa beauté produisit un grand effet.

Ce mariage réduisait à néant ses espérances les plus chères. A l'église, elle fit des efforts surhumains pour ne pas éclater en sanglots. Au bal, il la fit danser la première ; l'orchestre jouait une valse. Plus pâle que sa robe blanche elle semblait une morte, elle tourbillonnait sans savoir ce qu'elle faisait, craignant à chaque instant que le courage ne lui manquât. Elle alla jusqu'au bout, héroïque, dissimulant si bien que nul ne se douta de ses tortures. Le lendemain, elle se mit au lit ; une fièvre typhoïde se déclara, elle faillit mourir.

La maladie fut longue, la convalescence aussi. Il lui prodigua ses soins ; lorsquelle fut rétablie il lui conseilla de se marier, elle ne devait pas coiffer Sainte-Catherine. Il aurait pu lui épargner ce coup. Son ami, le professeur, se mit sur les rangs ; elle le refusa comme les autres. Elle ne se marierait jamais ; ses parents moururent la laissant seule. Elle était dès lors classée dans la catégorie des vieilles filles ; elle ne s'éprit ni de chats, ni de perroquets ; elle devint pieuse, s'adonna aux pratiques religieuses et s'occupa de bonnes œuvres. Elle l'intéressa à sa nouvelle passion, le pria de lui faire connaître les malades nécessiteux, les misères cachées ; de cette façon leurs relations continuèrent, c'était encore le bonheur.

Elle allait rarement chez lui ; elle était jalouse de sa femme. Elle ne pouvait surmonter le sentiment pénible qu'elle éprouvait en présence de celle qui lui avait pris celui qu'elle aimait. Elle ne désespérait pas encore complètement ; elle attendait quelque événement, elle ne savait pas quoi, quelque catastrophe impossible qui changerait la face des choses.

Il eut deux enfants qu'elle adora : un garçon et une fille ; dès qu'ils purent marcher elle les attira chez elle, les comblant de cadeaux, les couvrant de caresses.

Les années s'écoulaient. Des fils d'argent se mêlaient à ses cheveux châtais, son visage avait pris le teint que l'ivoire acquiert en vieillissant ; elle était d'un aspect austère qui commandait le respect. Les enfants du docteur avaient grandi ; l'aîné, le garçon, ressemblait de tous points à son père. Souvent elle se prenait à le contempler, il lui rappelait

passé. Un jour, elle le prit dans ses bras, elle couvrit son cou de baisers, puis elle s'enfuit pour cacher ses larmes.

Quand elle fut seule, elle éclata en sanglots. Elle souffrait, elle avait des moments de désespoir ; parfois elle se jetait à genoux :

— Mon Dieu ! s'écriait-elle, pourquoi avez-vous mis l'amour sur la terre ?

Une sorte de maladie de langueur s'empara d'elle : ses forces diminuaient chaque jour ; elle avait des battements de cœur, des étourdissements. Bientôt elle dut garder la chambre.

Elle se mourait d'amour non satisfait.

Elle l'envoya chercher.

Il l'examina avec attention.

— Ce qui domine, c'est l'anémie, dit-il gravement, cherchons la cause.

Il l'interrogea.

Elle eut envie de tout lui avouer, de dévoiler le secret qui la tuait. Elle le regarda ; pour la première fois elle s'aperçut qu'il était bien changé. Il avait grossi, son ventre s'était arrondi, il était même obèse ; ses traits, autrefois si fins, se noyaient dans la graisse ; son menton descendait, formant des étages ; son cou, débordant son col, le recouvrait d'un bourrelet de chair violacée ; les cheveux bruns, soyeux, s'étaient éclaircis ; à la place des favoris, il portait une barbe épaisse, mal soignée ; le regard était froid, sans acune flamme.

Elle fut effrayée, ce n'était plus lui, elle ne l'aimait plus !

Elle garda son secret ; il se retira en ordonnant du bordeaux.

Elle ne l'aimait plus ! Etais-ce possible ? Il lui sembla que son cœur venait de se casser, il ne battait plus. Cette découverte fut suivie d'un effondrement de tout son être. Elle sentit que son existence n'avait plus aucun but et son mal s'aggrava.

Elle s'étiola tout doucement comme une plante privée de soleil. Elle fut emportée dans un souffle, mais avant que la mort vint la prendre, une voix murmura à son oreille :

« Oh ! la folle qui a manqué sa vie ! »

Mot de la dernière énigme : *Eventail.* — Ont deviné : MM. Aubert, Chaux-de-Fonds ; — E. Bastian, Forel ; — Chevalley et L. Orange, Genève ; — Fatton, Bienné ; — Guilloud, Avenches ; — G. Cuendet, Genève ; — B. et J., Berolles — Ribaux, Bevaix. — La prime est échue à ces derniers. — Nous rappelons qu'il n'est tenu compte que des réponses des abonnés.

Problème.

Une domestique s'en va au marché et dépense les $\frac{3}{4}$ de l'argent que madame lui a remis. Si on lui eût donné 5 fr. de plus, sa dépense n'aurait été que les $\frac{3}{5}$ de la somme reçue. — Combien lui avait-on remis ?

Boutades.

Le docteur S... traitait un brave homme par le nitrate d'argent et les pilules opiacées.

Le malade, guéri, vient le remercier et lui dit :

— Me voilà debout, grâce à votre *mitraille* d'argent et vos pilules à *pioncer*.

Madame X... vantait la longueur de ses cheveux :

— Quand ma femme de chambre me coiffe, disait-elle, elle marche sur mes cheveux.

— Parbleu ! je crois bien, murmura le mari en *a parte*, ils tombent !

Un ivrogne passe à la barrière. Il est arrêté par l'employé de l'octroi :

— Vous n'avez rien à déclarer ?

— Si, j'ai du vin là-dedans, répond l'ami des vignes en se frappant sur le ventre.

— Alors, passez !... le vin en cruche ne paie pas !

Un vétérinaire à son nouvel aide :

— Vous allez prendre ce tube, le remplir de poudre, l'introduire dans la bouche du cheval et souffler fort.

Dix minutes après, l'aide revient, faisant d'horribles contorsions.

— Eh bien ! qu'est ce que vous avez ?

— C'est le cheval qui a soufflé le premier !

THÉÂTRE. — Dimanche 12 février :

La Closerie des Genets.

Drame en 5 actes et 8 tableaux, par Frédéric Soulié. — Prix du dimanche.

L. MONNET.

COMPTES DE MÉNAGE

VALABLES POUR 4 ANS

En vente à la Papeterie Monnet. — Prix 2 fr.

VINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & Fils, Lausanne.

CONSTRUCTIONS EN FER

Serrurerie en tous genres.

Spécialité de fourneau de cuisine au bois
St-Roch, 14 et 16, LOUIS FATIO, Lausanne.

Demander à **J.-H. MATILE**, au Petit-Bénéfice, Morges, échantillons de ses nouveautés pour robes, jupons, jaquettes et manteaux. Marchandise solide et meilleur marché que partout ailleurs, à qualité égale. Confection pour hommes ; draperie, coton, couvertures, tapis, descentes de lit, etc.

CAUSERIES du CONTEUR VAUDOIS

1^{re} série, nouvelle édition, considérablement augmentée et illustrée de jolis dessins par RALPH.

En vente au bureau du CONTEUR VAUDOIS et dans toutes les librairies.

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.
Encaissement de coupons. Recouvrement.

Nous offrons net de frais les lots suivants : Ville de Fribourg à fr. 13,50. — Canton de Fribourg à fr. 27,50. — Communes fribourgeoises 3 % différé à fr. 49. — Canton de Genève 3 % à fr. 106,50. De Serbie 3 % à fr. 84. — Bari, à fr. 60. — Barletta, à fr. 44. — Milan 1861, à 37,50. — Milan 1866, à fr. 11. — Venise, à fr. 25,50. — Ville de Bruxelles 1886, à fr. 103. — Bons de l'Exposition à fr. 6,25. — Croix-blanche de Hollande, à fr. 14,50. — Tabacs serbes, à fr. 11,75. — Port à la charge de l'acheteur. Nous procurons également, aux cours du jour, tous autres titres. — J. DIND & C°, Ancienne maison J. Guilloud, 4, rue Pépinet, Lausanne. — Succursale à Lutry. — Téléphone. — Administration du Moniteur Suisse des Tirages Financiers.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.